

arts. C'est pour nous un devoir de veiller avec un soin scrupuleux à ce que les premiers n'éprouvent aucun désagrément parmi leurs compagnons d'armes en échange de l'abnégation dont ils font preuve en restant au Mexique au lieu de retourner dans leur pays. Quant aux autres, nous devons agir de même pour qu'ils ne souffrent ni dans leurs personnes ni dans leurs intérêts. Je vous exhorte de la manière la plus pressante à l'accomplissement de ce devoir. — Maximilien. »

Avant notre départ de Mexico, nous remîmes aux autorités mexicaines les poudrières, l'arsenal, les établissements militaires et les magasins. A l'époque de l'entrée de l'armée française à Mexico, l'artillerie avait trouvé les établissements de la capitale dans le plus déplorable état de dévastation. Tout avait été vendu ou pillé.

Le premier soin du général Courtois d'Hurbal fut de reconnaître ces établissements qui étaient d'une nécessité absolue pour le gouvernement mexicain. Mais il ne pouvait pas se dissimuler que la tâche était immense et d'une énorme difficulté dans les circonstances où se trouvaient le personnel et le matériel de son armée. Néanmoins, grâce au dévouement sans bornes de ses officiers, sous-officiers et soldats, à l'activité qu'ils déployèrent, malgré les rudes fatigues qu'ils venaient de subir au siège de Puebla, et malgré la rigueur du climat, l'artillerie put atteindre promptement le but que s'était proposé son général. En effet, dès le mois de septembre 1863, le grand arsenal, la fonderie, la fabrique de capsules étaient en pleine activité, et la manufacture d'armes prête à fonctionner.

Depuis cette époque, tous ces grands établissements furent l'objet d'agrandissements successifs et de perfectionnements considérables, de telle sorte qu'ils purent toujours subvenir aux immenses besoins de l'empire mexicain, nécessités par l'état de guerre constant qui existait sur différentes parties du territoire.

A la fonderie de Molino del Rey, l'artillerie fondait les canons qui lui étaient nécessaires; à l'arsenal de Mexico, elle

construisait le matériel des batteries et réparait celui qui était en mauvais état; à la manufacture d'armes, elle remettait en état une quantité considérable de fusils qui, avec ceux qui lui avaient été envoyés précédemment, ont été successivement délivrés aux troupes mexicaines ou aux populations disposées à se défendre. Enfin, elle fabriquait les munitions de guerre de toute espèce dont la consommation journalière était des plus considérables.

De plus, en même temps qu'elle exécutait tous ces travaux, elle remettait en état tout le matériel de guerre destiné, non seulement à la capitale, mais encore à l'armement des diverses places désignées par le maréchal Bazaine comme places stratégiques. Elle pourvoyait aussi toutes les bouches à feu d'un approvisionnement proportionné à l'importance des positions auxquelles on les destinait et qui variait de cent à cinq cents coups par bouche à feu.

Le 17 juin 1866, le général d'artillerie s'étant, en outre, chargé de l'organisation de l'artillerie mexicaine, l'empereur lui écrivit la lettre suivante :

« Mon cher général Courtois d'Hurbal. — Le maréchal Bazaine m'a informé de l'offre bienveillante que vous nous faites de vous charger de l'organisation de l'artillerie de mon armée.

« Vous avez déjà tant fait dans ce but que je ne puis que vous remercier chaleureusement de la part de fatigues et de travaux que vous assumez avec d'autant plus de courage que vous connaissez déjà par expérience, combien il faut déployer de patience et d'énergie dans ce pays pour terminer une œuvre compliquée.

« Je vous ferai remettre successivement l'état des éléments qui devront servir à la formation des batteries et j'espère que vous nous donnerez pour les instruire et les administrer quelques-uns des excellents officiers, sous-officiers et gardes qui sont sous vos ordres. — Recevez, mon cher général, etc. — Maximilien. »

L'artillerie française peut constater comme résultat de ses

travaux incessants que, malgré les livraisons impérieuses qu'elle avait à faire pour parer aux divers services, il existait encore, au moment du départ, dans les magasins de l'empire, une réserve considérable de matériel, de munitions et d'objets de toutes espèces qui constituaient une immense richesse militaire pour le Mexique.

L'empereur Maximilien remercia l'artillerie, dans la personne de son général, de tous les services extraordinaires qu'elle lui avait rendus par la lettre suivante :

« Mon cher général Courtois d'Hurba. — Je tiens à vous remercier cordialement, au moment de votre départ, du zèle avec lequel vous avez organisé l'artillerie de mon armée.

« Vos travaux laisseront parmi nous un souvenir durable, et pour ma part je n'oublierai pas le loyal concours que vous m'avez toujours prêté.

« Vous trouverez ci-joint une lettre pour l'empereur Napoléon et vous m'obligerez infiniment en la lui remettant. — Recevez, etc. — Maximilien. »

Espérons que le gouvernement français récompensera bientôt ce général aussi distingué que brave en le faisant asseoir au sénat à côté de M. Corta. On voit, par cette esquisse sur les travaux de l'artillerie française, que l'armée et les places stratégiques mexicaines étaient abondamment pourvues d'armes et de munitions. Nous n'embarquâmes que nos canons. Les projectiles creux ou pleins, nous appartenant, et dont le transport eût coûté dix fois leur valeur furent brisés, étant inutiles aux Mexicains, dont les canons étaient d'un calibre double du nôtre. Quant à la poudre, le général Castelnau la fit noyer, Mexico étant suffisamment approvisionnée et son transport devant être aussi dispendieux qu'inutile.

Le 5 février, la capitale fut remise aux autorités mexicaines, et nos dernières troupes l'évacuèrent. Le 12 mars, nous n'avions plus de soldats au Mexique ; l'armée française et les corps austro-belges embarqués vogaient sur l'Océan, en route pour l'Europe.

Depuis le mois de mars 1867, l'histoire des dernières convulsions de l'empire mexicain devient obscure, et la plupart des rares événements qui l'ont signalée est encore ensevelie dans les voiles de l'incertitude. Les journaux américains ont publié plusieurs lettres apocryphes de l'empereur Maximilien, et d'autres, dont l'authenticité est au moins douteuse, que Sa Majesté aurait écrites dans les trois derniers mois de son agonie politique ; mais il n'est pas possible de s'appuyer sur les renseignements de la presse américaine pour écrire une histoire quelconque. Il faut donc attendre, pour parler avec exactitude des faits survenus au Mexique après le départ des troupes, que l'administration despotique et sanginaire de Juarez soit terminée, et que les acteurs de ce long et déplorable drame puissent librement raconter ce qu'ils ont vu. Je crois que M. Masseras, ancien directeur de *l'Ère nouvelle*, va combler bientôt cette regrettable lacune.

Néanmoins, si l'on ne peut encore tout dire, on peut marquer d'une manière générale, les étapes qui ont amené l'infortuné souverain au couvent des Capuchins. Il est impossible de savoir jusqu'à quel point les conservateurs ont tenu leur promesse de soutenir de leurs deniers l'empire mourant ; on sait seulement que les généraux populaires Miramon, Mendez, Mejia et Marquez ont bravement tenu leur parole, payée du sacrifice de leur vie par les trois premiers. Quant au dernier qui s'est échappé au Texas, malgré le peu de sympathie qu'il rencontrait parmi les étrangers, il est probable qu'il est plus coupable d'ineptie, d'arbitraire et de concussion que de trahison. Soldat brutal, mais vrai soldat, avant de l'accuser d'un pareil crime, il faut en avoir des preuves, et ces preuves manquent.

Si l'empereur avait été abandonné à Orizaba, il est certain que les conservateurs eussent vu une seconde édition des lois mortuaires appliquée contre eux aussitôt après le départ de nos troupes. En soutenant l'empire, ils soutenaient donc leurs propres intérêts et même leur vie. En organisant une armée pour les défendre et prolonger la lutte, les con-

servateurs pouvaient naturellement espérer d'obtenir de meilleures conditions des dissidents. Ces considérations font supposer que leur concours devait être sincère et sérieux. S'il n'a pas été ce qu'ils avaient promis, — c'est que la position était trop désespérée pour être remédiable, et que la terreur inspirée par les actes des juaristes s'est changée en panique. Quant à Miramon, son épée n'avait pas été tirée en vain hors du fourreau. Le 27 janvier, il envoyait de Zacatecas, la dépêche suivante au ministre de la guerre :

« Aujourd'hui, j'ai attaqué et occupé la place de Zacatecas. Les forces — dissidentes — de Durango et de Zacatecas ont été poursuivies à trois lieues au delà de la ville. L'artillerie, l'armement et beaucoup de prisonniers sont restés en mon pouvoir.

« Juarez n'a dû son salut qu'à la rapidité de sa voiture.

« Veuillez féliciter Sa Majesté pour cette victoire. — Miramon. »

Dans la première quinzaine de février, l'empereur partit pour Queretaro. Il est probable qu'après sa victoire, Miramon, voulant poursuivre une colonne ennemie, qui se dirigeait sur S. Luis Potosi, fut battu, et que les dissidents reprirent l'offensive. Les détails manquent sur les différentes actions qui eurent lieu à cette époque, mais il est à supposer que Miramon se replia en deçà d'Agua-Calientes, tête de ligne de S. Luis Potosi et de Zacatecas, pour rejoindre les forces impériales de Queretaro et livrer bataille dans les environs de cette ville, peut-être même à Celaya.

A S. Juan del Rio, dernière étape avant d'arriver à Queretaro, l'empereur lança l'ordre du jour suivant :

« San Juan del Rio, 17 février 1867. — Aujourd'hui je me mets à la tête et je prends le commandement de notre armée, qui pouvait à peine, il y a deux mois, commencer à se réunir et à se former. Ce jour, mes vœux ardents l'appelaient depuis longtemps; des obstacles indépendants de ma volonté me retenaient. Aujourd'hui, libre de tout engage-

ment, je peux ne prendre pour guide que mes sentiments de bon et fidèle patriote.

« Notre devoir comme loyaux citoyens nous oblige à combattre pour les deux principes les plus sacrés du pays, pour son indépendance menacée par des hommes qui, dans leurs vues égoïstes, veulent trafiquer même du territoire national, et pour le bon ordre intérieur que nous voyons chaque jour troublé de la manière la plus cruelle au préjudice de nos pacifiques compatriotes. Notre action libre de toute influence, de toute pression étrangère, cherche à soutenir et à porter haut l'honneur de notre glorieux drapeau tricolore.

« J'espère que les généraux donneront à leurs officiers, et ceux-ci à leurs vaillantes troupes, le noble exemple de la plus stricte obéissance et de la plus sévère discipline, indispensables à une armée qui doit relever la dignité nationale. Quant à la valeur et à la résolution, il est inutile d'en parler aux Mexicains : c'est le patrimoine de notre pays.

« J'ai nommé le brave général Marquez, chef de mon état-major. J'ai réparti l'armée en trois corps : le premier, sous le commandement du vaillant général Miramon; le second, sous les ordres de son chef actuel, et le troisième, sous ceux de l'intrépide général Mejia.

« J'attends encore d'un moment à l'autre l'arrivée du courageux général Mendez avec ses troupes fidèles et aguerries qui se joindront au deuxième corps. J'ai déjà près de moi le général patriote Vidaurri, qui va organiser le plus promptement possible ses troupes et ouvrir la campagne dans le nord.

« Ayons confiance en Dieu qui protège et protégera le Mexique, et combattons avec une indomptable énergie sous cette invocation sacrée : Vive l'indépendance! »

Deux jours après cet ordre du jour, l'empereur fit son entrée à Queretaro, où il reçut l'accueil le plus enthousiaste. Le 20 février, Sa Majesté adressa à l'alcade de cette ville la lettre de remerciements ci-après :

« J'ai vu avec le plus grand plaisir et avec une vive émo-

tion l'affectueux et enthousiaste accueil que m'ont fait les habitants de cette population sympathique qui m'ont donné les plus loyaux et sincères témoignages de leur dévouement, sentiment dont le souvenir restera éternellement gravé dans mon cœur reconnaissant. Vous offrirez en mon nom des remerciements à la population, vous leur direz que tous mes efforts, toutes mes sollicitudes n'auront d'autre objet que d'assurer la paix et la félicité à mon pays. Pour y parvenir, je compte toujours sur la coopération de tous les bons Mexicains, et je range parmi eux les habitants de cette belle cité. — Maximilien. »

La lettre suivante de Marquez, au président du conseil, M. Lares, nous apprend que ce général, avant d'être investi du commandement de la ville de Mexico, avait suivi son souverain à Queretaro.

« Queretaro, 19 février 1867. — Mon cher ami. — Vous savez qu'une fois la capitale évacuée par les troupes françaises, l'empereur a résolu de mettre à exécution le dessein qu'il avait conçu de se mettre à la tête de l'armée et de faire la campagne à l'intérieur. C'est pourquoi, le 13 du courant, il est parti de Mexico pour Queretaro avec une colonne composée d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, qu'il a daigné placer sous mes ordres.

« Vous savez aussi que le même jour nous avons combattu et mis en déroute l'ennemi, que nous avons rencontré à la hacienda de la Lecheria; et, depuis, Sa Majesté a montré une sérénité et une valeur que n'ont pu s'empêcher d'admirer tous ceux qui l'accompagnent.

« J'ai aussi porté à votre connaissance l'autre rencontre que nous avons eue au fort de Calpulalpan, avec les bandes de Gelista et de Cosio, qui ont été également mises en déroute; dans cette journée, Sa Majesté, comme de coutume, s'est portée sur tous les points où était le danger, et a donné l'exemple de la fermeté et de la résolution aux soldats qui lui obéissent. Ensuite, nous sommes arrivés ici, après une marche que rien n'a entravée, car, à l'exception des deux faits

d'armes dont je viens de parler, nous n'avons pas rencontré un seul ennemi.

« Vous ne pouvez vous figurer, mon bon ami, les avantages que nous a procurés cette expédition de l'empereur, attendu que dans son cours Sa Majesté a pu voir par elle-même qu'il n'y a rien de vrai dans ce qu'on lui disait touchant la situation du pays. Elle a vu que ce qu'on représentait à l'empereur comme des brigades et des divisions de l'armée juariste, opérant de concert et sous une direction centrale reconnue par tous, ne consiste qu'en de misérables bandes de malfaiteurs, qui maraudent pour leur compte en ruinant les populations, qui ne reconnaissent aucun centre, qui ne pensent à rien moins qu'à D. Benito Juarez, qui, loin d'être unies, vivent dans une anarchie perpétuelle, se faisant la guerre les unes aux autres, et qui, incapables de se battre, fuient aux premières décharges de nos troupes, quel que soit le nombre de leurs adversaires.

« Cependant l'empereur, accueilli partout avec enthousiasme, a entendu les acclamations de tous les habitants des localités par lesquelles il a passé, les plaintes qu'ils lui ont présentées contre les bandes de dissidents, et l'expression d'un désir unanime de voir l'établissement de la paix sous le régime impérial et la destruction de ces hordes de sauvages.

« Enfin, l'empereur a fait aujourd'hui son entrée dans la ville, au milieu des troupes qui y tiennent garnison et qui formaient la haie pour lui faire les honneurs d'usage. Sa Majesté s'est trouvée entourée d'un peuple nombreux et empressé, qui, de même que l'armée, l'applaudissait sans relâche; et à mesure que le cortège pénétrait dans l'intérieur de la ville, l'air se remplissait de fusées, de vivats, qui, retentissant au milieu des carillons et des salves d'artillerie, formaient un spectacle vraiment grandiose et difficile à décrire, et qui touchaient la fibre la plus sensible du cœur, puisqu'ils exaltaient l'amour de la patrie à son plus haut degré.

« Ce jour a certainement été un jour aussi grand pour l'empereur que pour nous tous qui aimons notre patrie, d'autant plus que l'avenir qui s'était présenté à Sa Majesté était plus sombre.

« Après l'entrée de l'empereur, les troupes ont défilé en sa présence en colonne d'honneur, et encore une fois, pleines d'enthousiasme, elles ont répété leurs vivats en l'honneur du souverain du Mexique, en lui donnant le nom de libérateur.

« Un autre des avantages qui ont résulté de ce voyage, c'est que l'empereur a appris à connaître ses troupes, dont il a pu apprécier par lui-même le bon ordre, la résignation, la vitesse à la marche, l'esprit de subordination et l'excellente administration sous tous les rapports; de sorte que Sa Majesté est très satisfaite, très contente de son arrivée à Querétaro, et résolue absolument à continuer de travailler au salut de notre pays, sans reculer devant aucun sacrifice de quelque genre que ce soit.

« Honneur et gloire au prince Maximilien! Félicité éternelle aux fils du Mexique!

« Nous voici donc au milieu de nos compagnons d'armes, animés d'une joie sincère, avides de gloire, pleins de foi et résolus à travailler avec courage jusqu'à ce que nous ayons achevé la délivrance de notre patrie, fût-il pour cela nécessaire de faire le sacrifice de notre vie.

« La ville de Querétaro est satisfaite, l'armée enthousiasmée; tout ici respire la prospérité et le bonheur, et tout annonce un avenir riant et de bon augure.

« Demain Sa Majesté recevra les généraux et leurs états-majors, et après-demain elle passera la revue de toutes ses troupes.

« Le général Mendez, à la tête d'environ cinq mille hommes de troupes aussi aguerris que dignes de confiance, est arrivé aujourd'hui à Celaya, il sera demain ici au quartier général; avec ces troupes et les renforts qui doivent bientôt les rejoindre, nous formerons une agglomération à laquelle l'ennemi ne pourra résister. Plaise à Dieu de l'aveugler au point qu'il

nous attende quelque part, afin que de cette manière nous puissions lui donner une leçon comme d'habitude! Mais, quand même il ne nous attendra pas, nous manœuvrerons convenablement pour obtenir le résultat que nous cherchons, c'est à dire la pacification du pays et la destruction de ses ennemis.

« Tout ce que je vous dis est pour votre gouverne. J'aurai soin de vous informer de ce qui surviendra de nouveau; et en attendant je me dis derechef votre affectionné ami et dévoué serviteur. — L. Marquez. »

Les mois de mars et d'avril furent occupés à fortifier la capitale et Querétaro. Il paraît que Marquez fut envoyé contre Porfirio Diaz qui assiégeait Puebla; il avait la tâche de faire lever le siège de la ville et de renvoyer ensuite à Querétaro des renforts. Des lettres de l'empereur Maximilien d'une authenticité douteuse disent que Marquez devait amener ces renforts, et qu'il avait des pouvoirs discrétionnaires pour défendre Mexico, en cas de défaite. Comme ce général ne pouvait être à la fois dans la capitale et à Querétaro, ces lettres paraissent apocryphes. Quoi qu'il en soit, Marquez se laissa battre par Porfirio Diaz qui vint assiéger Mexico, après s'être emparé de Puebla. Jusqu'au 7 mai, pourtant, les impérialistes étaient pleins de confiance dans le triomphe définitif de leur cause. A Querétaro, Miramon faisait merveille; le 27, avril il avait délogé les dissidents établis dans le cimetière, soutenus par 10,000 hommes, vingt pièces d'artillerie et commandés par Escobedo; après une heure de combat il les mettait en déroute et leur faisait 500 prisonniers.

Le 14 mai dans la nuit, l'empereur présida un conseil de généraux pour préparer une sortie qui devait, le lendemain, sinon faire abandonner le siège aux troupes d'Escobedo, du moins livrer passage aux forces impériales et leur permettre de se battre en rase campagne. Le colonel Lopez, comblé de faveurs par l'empereur Maximilien, le trahit à ce moment suprême; sa trahison fut si habilement et si mysté-

rieusement ourdie que l'empereur et ses généraux furent pris à l'improviste dans la matinée du 15 mai et durent capituler sans coup férir. Lopez a cherché à se disculper devant l'opinion publique, mais sa lettre, tissu de fables, n'a pu diminuer l'exécration générale dont il est partout l'objet, depuis son odieuse infamie. Les faits l'accusent d'une manière trop évidente pour qu'il lui soit permis de nier son crime. Dans la réfutation de la lettre de Lopez, faite par les officiers de l'armée impériale, on voit qu'il avait pour complice un Polonais du nom de Jablonski. Pour préparer l'entrée des troupes d'Escobedo dans Queretaro, par le jardin de la Cruz, Lopez avait eu soin de faire garder une embrasure du mur de clôture par un détachement placé sous les ordres de Jablonski. Voici sur ces événements la déclaration du colonel Guzman, chef d'état-major en second de l'armée impériale :

« Vers les quatre heures du matin du 15 mai, M. J. L. Blasio, secrétaire de l'empereur, entra dans la chambre qui servait de logis au général del Castillo et à moi; il m'avertit que l'ennemi était dans le cimetière. J'en informai le général, qui sortit précipitamment.

« ... Je me retirais avec la plus grande précaution, lorsque, arrivant au « tambour », je rencontrai cinq ou six officiers, derrière lesquels venait Lopez.

« Je fis un pas en avant au milieu d'eux, et m'adressant à Lopez, je lui dis : « Qu'y a-t-il, colonel ? » Il ne me répondit pas et je pus remarquer qu'il semblait vouloir s'effacer derrière le groupe de ces officiers. J'avais à peine prononcé ces mots, que l'un d'eux, qui se trouvait placé derrière moi quand je m'avançai au milieu du groupe, dit à haute voix : « Assurez-vous de ce monsieur, » ce que firent sept ou huit soldats qui se trouvaient derrière et que je n'avais pas aperçus. Ce petit piquet me fit avancer derechef vers le jardin, à vingt-cinq pas environ de la porte, où nous stationnâmes.

« Dans ce moment, je supposai que Lopez avait été fait prisonnier comme moi; mais je ne concevais pas pourquoi

on ne me l'adjoignait pas, en le voyant continuer de se diriger avec ses officiers vers une autre porte de l'édifice, à vingt ou vingt-cinq mètres à la droite du tambour qui conduisait aux quartiers de la compagnie des sapeurs, à celui d'un piquet de gendarmerie et à l'intérieur d'un ouvrage fortifié qu'on construisait sur le chemin, en sortant de la place de la Cruz.

« Durant un quart d'heure environ, je pus observer que quelques personnes, sortant de l'intérieur, se dirigeaient vers les détachements d'infanterie et les faisaient avancer sur le couvent par ses deux entrées et par une grande cour où l'on parvenait par un percement. Cette cour communiquait par le sud avec la ligne de San Francisquito et par le nord avec la partie basse de l'hôpital. En ce moment, j'entendis à peu de distance Lopez qui disait à haute voix en marchant précipitamment :

« — Par ici, mon général, par ici. »

« J'eus un moment de grande joie, car je supposai à l'instant que Lopez était parvenu à s'échapper, et que c'était au général Castillo qu'il désignait le chemin par lequel l'ennemi s'était avancé; mais cette illusion dura peu, car bien peu d'instant après, on me fit marcher vers une plate-forme construite dans le mur de clôture gauche, où je fus réuni à sept ou huit de mes camarades faits déjà prisonniers. C'est alors que je pus comprendre tout ce qui s'était passé sous mes yeux avec tant d'ordre et de silence, pourquoi aucun poste n'avait fait feu et celui de la tour n'avait pas paru s'apercevoir du mouvement.

« Parmi les prisonniers, se trouvaient les commandants de ces postes, excepté celui de la tour, et chacun se mit à raconter ce que Lopez était venu leur dire pour les en séparer. A celui du cimetière : « Qu'un bataillon du général Marquez, trompant la vigilance de l'ennemi, était parvenu à pénétrer dans la place, et que c'étaient des détachements de cette troupe qu'il plaçait pour relever la garde qui devait se réunir à son bataillon pour entreprendre une opération au